Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1964)
Heft: 23

Artikel: D'un marquis mort en 1814
Autor: Cherpillod
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1026923

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

D'un marquis mort en 1814

Sade, mort il y a cent cinquante ans : un des écrivains — ils sont rares ! — auquel il n'a pas été possible de faire une « place ». Cherpillod, à titre personnel, selon la tradition de D. P. lorsqu'il s'agit de littérature, s'efforce de situer l'auteur de « Justine ».

D. P.

Un siècle et demi en enfer

Embastillé sous Louis XVI, incarcéré sous la Terreur, l'Empire le met au cabanon, la Restauration l'y laisse. Du coup, la postérité conclut : c'est un criminel ou — ce qui revient au même — un fou. Tant de régimes, et si divers, tous poursuivant d'une commune vindicte le même individu, il y a là de quoi décourager le jugement. Donatien - Alphonse - François de Sade, tout le monde l'accuse : la preuve de sa culpabilité est faite. Pas un manuel de littérature qui ne l'écarte. A la psychiatrie de le récupérer. La prise en charge s'est effectuée, au bénéfice d'une scolastique médicale : le singulier Donatien-Alphonse-François patronne désormais ce vice universel que ces Messieurs de la Faculté dénomment le sadisme. Sade serait-il le plus grand sadique de l'Histoire ? Absolument pas. Quels crimes lui impute-t-on ? D'avoir séduit sa belle-sœur, chanoinesse et vierge. Modeste sacrilège[1]. De s'être offert plus d'un mignon. Délit mineur, commis impunément par bien des gens de son milieu[2]. D'avoir, en compagnie galante, proposé des bonbons à la poudre de cantharide, aphrodisiaque fameux pour ses vertus impulsives. Farce d'un goût douteux. Enfin d'avoir quelque peu fustigé une mendiante. Pas joli, ça. Mais ces procédés méritaient-ils des décennies de prison ? Non, ce n'est pas le libertin qu'on a voulu punir en Sade — il eût fallu châtier quasiment tout son siècle — mais ce genre de personnage en qui l'ordre voit volontiers un triste individu : un écrivain.

Pornographe ?

Il n'y a pas de fumée sans feu. Les critiques littéraires — ces pompiers des belles-lettres — se font fort de nous en convaincre : l'œuvre de Sade sent le roussi. Logée dans le Temple du goût, elle pourrait le mettre à mal. Ce n'est pas, paraît-il, de la littérature, mais de la pornographie. Or la pornographie a pour fonction de faire « rêver ». Quand Sade jette sur le papier ses phantasmes érotiques, souvent, loin d'émouvoir le lecteur, il l'ennuie. Si l'on veut ravaler le marquis au rang d'un pornographe, il faut en convenir : c'est un pornographe raté. Simone de Beauvoir[3] a fait justice de cette façon de travestir Sade. Mais elle hésite à le tenir pour un écrivain authentique. De chicaner ce titre à l'auteur d'« Aline et Valcour », elle est bien mal venue : tout écrivain sera jugé sur le meilleur de sa production. Les éditions 10/18 ont fait paraître un épisode de ce long roman : l'« Histoire de Sainville et de Léonore ». Je ne balance pas à le dire : il s'agit-là de l'un des textes capitaux du XVIIIe siècle. Sade conteur supporte allègrement la comparaison avec le plus prestigieux Voltaire. Aussi fin prospecteur de royaumes imaginaires, aussi adroit dans la composition romanesque, aussi brillant styliste que Voltaire, Sade a sur lui un avantage : la complexité de la pensée. Jean-Marie Arouet — c'est là sa gloire en même temps que son guignon — est un grand bourgeois exemplaire. M. de Sade, aristocrate déchiré, a cette chance qui coiffe une personne déplacée : il voit plus large et plus profond.

Un penseur déconcertant

L'athéisme passionnel revendique volontiers Sade comme un maître à penser. Et il est vrai que le marquis s'applique avec fureur à ruiner l'idée de Dieu. Exacerbation gênante : elle autorise un écrivain chrétien (Huysmans[4] ou Klossovski[5]) à raccrocher notre homme, par la bande, au titre d'ange noir. On connaît l'antienne : la haine procède d'un amour impossible. Pour qu'on n'ait nullement prise sur elle, l'incroyance devrait viser à la sérénité. Sade en veut surtout au Grand Empêcheur de danser en rond, au Père terrible des chrétiens. Et s'il raille l'Etre suprême cher au tyran Robespierre, c'est avec bienveillance qu'il parle du sage Zamé[6], déiste convaincu. Des réserves, bien sûr, s'imposent qui empêchent à tout jamais de faire du marquis un fidéiste : Zamé n'est guère que l'une de ces figures en qui Sade se rêve, et dans l'univers social sur le destin duquel veille le sage existent des rapports entre sujets qui ne se sont instaurés nulle part : le marquis a donné ici, très curieusement, dans le communisme utopique. (Un Dieu « parfait » répond à un homme total.)

Il y aurait du Babeuf chez Sade. Assez peu cependant pour qu'on ne puisse dire : D.-A.-F. est à gauche... Car la société qu'il préconise a l'ordre en horreur : la loi est intrinsèquement mauvaise. Tenté par l'égalitarisme, il ne peut s'y résoudre. La société idéale est celle que compose un groupe caractérisé par la fusion permanente : l'association des libertins.

Du libertin au libertaire

Jusqu'au meurtre inclusivement, le libertin possède tous les droits : Sade prétend fonder une morale de la violence. Aussi s'est-il trouvé bien des petits fascistes pour voir en lui un inspirateur, et beaucoup de grands démocrates pour croire sur parole ces demi-sel. Que le marquis fasse l'apologie du crime,

Le gaspillage dans la société industrielle moderne: Conversation avec

La production doit être industrielle. Il faut mettre sur le marché des biens consommables, en séries toujours plus grandes. Donc il faut vendre, créer de nouveaux besoins, encourager le gaspillage. Gaspiller, c'est la santé économique. On est prié de jeter la marchandise par les fenêtres.

Toute critique de la civilisation de nos sociétés industrielles débouche sur le thème du gaspillage. Nous l'avions abordé dans l'éditorial de D. P. 17. Pas par hasard. Ce numéro était presque entièrement consacré à quelques portraits de la galerie des « parents pauvres » de notre société d'abondance (enseignants, universitaires, locataires, musiciens). Nous en rappelons la conclusion :

> La richesse contemporaine permet de gaspiller. C'est notre droit, notre luxe. Mais la faible tenue de notre civilisation se mesure au fait que l'on gaspille beaucoup de biens sans joie ; et surtout que l'on dilapide des forces, que l'on galvaude des énergies sans qu'elles soient créatrices. Nous nous offrons peu le luxe de libertés nouvelles.

Yves Velan nous avait adressé peu après une assez longue lettre pour discuter plusieurs de nos arguments ; la lettre fut suivie d'une rencontre pour pouvoir mieux définir les points de vue. Voici le montage.

Velan — Une société a droit au gaspillage. Toutes l'ont pratiqué, même les sociétés primitives hantées par le problème de la rareté, qui l'avaient en quelque sorte institutionnalisé.

D. P. — Et dans les sociétés de ce type, les gaspillages les plus beaux n'étaient pas les festins seigneuriaux, la fête au château où, en un jour, se consommait le revenu annuel de plusieurs villages, mais la bombance paysanne, la ripaille des sous-alimentés quand flambaient imprudemment toutes les réserves. A la veille des famines, cette joie goulue était comme un défi, et presque un suicide. Quelque chose de sacré dans l'empiffrage (sur ce thème de bonnes pages de Henri Lefebvre dans la Somme et le Reste).

Velan — Je pensais même aux sociétés proto-historiques, voire pré-historiques. Bien. S'il est évident que le gaspillage moderne n'a plus ce sens...

D. P. — C'est évident...

Velan — Que signifie-t-il alors ? Prenons l'exemple de la voiture. Un examen rapide montre que la publicité automobile est basée sur deux lignes de forces essentielles : la sanction sociale et le prestige. Il faut donc sans cesse avoir une voiture ou en changer et le résultat est une insatisfaction permanente. Ce n'est donc plus un gaspillage effectué par les personnes dans une sorte de joie de la consommation, mais un gaspillage imposé aux personnes par un besoin dont elles ne sont plus maîtresses. Et enfin, ce gaspillage est imposé à ceux qui l'imposent par les lois de la concurrence. C'est exactement ce qu'on appelle l'aliénation, puisqu'à la fois le besoin n'est plus autonome et devient sa propre fin.

D. P. — Cette description est exacte pour certains types de consommation et certaines formes de gaspillage. Mais pour l'essentiel elle ne convainc pas le consommateur, même si on la dépouille de toute formule philosophique, même si l'on renonce à parler du « figement de la médiation ». Pourquoi le consommateur, pris individuellement, ne se sent-il pas concerné ? Parce que les biens matériels qui constituent notre haut niveau de vie, la voiture, le frigo, le transistor, la T.V., bref toute la panoplie, parce que tous ces biens sont objectivement riches en possibilités de liberté, de confort, de culture. Ces avantages, la publicité les gonfle, mais elle ne les invente pas de toutes pièces. Les censeurs de la vie moderne eux-mêmes en usent : ils consomment de la radio et de la voiture, comme tout le monde, si bien que l'on finit par être surtout sensible à l'aliénation du pauvre diable qui se serre la ceinture pour acquérir ce que les autres possèdent déjà et dont il est privé. On dit alors, avec quelque pharisaïsme, qu'il est aliéné par les besoins que la société lui impose.

Velan — Le plus curieux, c'est qu'il s'agit là précisément d'une réflexion d'intellectuels. Mais les grandes entreprises qui se sont spécialisées dans l'étude des marchés et la « technique de la vente » pensent justement le contraire et on peut supposer qu'elles y connaissent quelque chose. Elles vous disent en substance, quand on les interroge (voyez Packard, Mills, Riesman, etc.), que les gens ne savent pas ce qu'ils veulent et tiennent deux sortes de discours : celui de la raison (praticité, robustesse, tenue de route, pour reprendre l'exemple de la voiture) auquel on accorde sa place par politesse et celui de la vérité profonde (prestige et sanction sociale) auquel on s'intéresse vraiment. Ainsi est créé le besoin non de quelque chose, mais le besoin du besoin, imposé par une publicité omniprésente, une espèce de tonneau des Danaïdes où la surconsommation s'emploie à verser. Et si on passe de 1000 francs mensuels à 3000, on ne trouve pas la satisfaction, mais une catégorie nouvelle du besoin. **L'aliénation n'est pas économique,** elle est structurelle. On ne veut ni une Alfa-Roméo « pour éblouir sa petite amie », ni une Ford « pour faire les musées d'Italie », comme vous dites, mais la voiture.

D. P. — Est-ce si simple ? Le plus curieux chez les intellectuels, c'est aussi ce goût de ramener à une attitude ou à une motivation unique ce qui est complexe. La voiture n'est pas qu'idole ou fétiche ou prestige social. Il y a la voiture instrument de travail, la voiture balades, la voiture vacances, la voiture-drague, etc.

Velan — Mais c'est justement là que se trouve le vice profond de notre société. Rien n'est plus humain que le besoin, car c'est par lui que l'homme se dépasse et littéralement s'humanise. Il y a ainsi à l'origine du capitalisme, même s'il ne voulait pas proprement cela, une aspiration légitime, celle de réaliser pour tous des besoins accessibles seule-

il ne sert à rien de le dissimuler. Mais quitte à être taxé d'avocat du diable, il faut que nous mettions ceci en évidence : l'œuvre de Sade abonde en imprécations contre le crime abstrait, avalisé par la raison d'Etat. Dignitaire d'une section révolutionnaire, il refusera de pourvoir la guillotine : cette conduite lui vaudra un emprisonnement pour modérantisme... L'ancien ci-devant est resté un despote, mais la tyrannie que de ses vœux ardents il appelle est celle de la licence. Quand même elle lui permettrait — en temps de crise — d'habiller ses vices du prestige de la vertu, la loi réfrigère le libertin.

Fauteur de troubles, facteur de dissolution, Sade ne peut être réclamé par personne. L'anarchisme le plus pur ne saurait s'avouer son disciple. Dans la mesure où le marquis donne à l'éthique la préférence sur la politique, il rassure les gens de droite : ce chantre effrayant de l'individu peut passer pour leur homme. Mais son extrémisme ? Inacceptable. Et nous, quel mérite concédons-nous à ce cas-limite de la littérature ? Sans que nous épousions ses noires songeries, l'œuvre de Sade nous fait nous ressouvenir que le conflit dialectique entre le social et l'individuel demeure irrésolu.

Ni divin marquis ni démon, Sade : inquiéteur.

Cherpillod.

[1] C'est, entre autres, un des exploits du Don Juan de Molière qui est un portrait de « grand seigneur méchant homme ». Et ce n'est pas ce détail-ci qui semble avoir choqué les spectateurs du XVIIe siècle.

[2] Le frère de Louis XIV, Monsieur ; l'oncle du prince de Condé, M. de Charolais, par dessus le marché meurtrier impuni.

[3] Simone de Beauvoir : **Faut-il brûler Sade ?** qui s'inspire, sans toujours le dire, des remarquables travaux de Maurice Heine. **Réd. :** N'est-ce pas assagir et récupérer Sade que de contester le pouvoir bouleversant de son érotomanie ? Tout en laissant à Cherpillod la responsabilité de sa thèse, nous en avons longuement discuté, sans nous mettre d'accord.

[4] Joris-Louis Huysmanns : **A rebours.**

[5] Pierre Klossovski : **Sade, mon prochain.**

[6] Législateur de Tamoé, société collectiviste imaginaire (**Aline et Valcour**).

Un forum expérimental

Le forum consacré à la recherche pédagogique a été en lui-même une expérience intéressante. Tout d'abord, on constate que la recherche est désormais une exigence que posent les enseignants eux-mêmes. Elle est liée à l'efficacité de leur métier, et à sa révalorisation. Ensuite, elle change les conditions de tout débat. Revendiquer un statut pour le chercheur, réclamer une organisation de la recherche, montrer quel serait son champ d'application, cette manière d'aborder les problèmes scolaires a pour conséquence de dépassionner les questions. On substitue à des prises de position d'autant plus violentes qu'elles sont indémontrables, une volonté de vérification dans les faits et d'expérimentation.

M. A. M. croit, quant à lui, qu'il n'y a qu'à... Quand on sait où sont les responsabilités, en ce domaine, il est plaisant de le voir écrire dans la gouvernementale « Nouvelle Revue ».

Il est question de créer un centre de recherche pédagogique.
Eh bien, créez, Messieurs, créez !
On se demande si tous les élèves de douze ans ne devraient pas apprendre l'allemand, et ceci posé, quel allemand ?
A vous d'en décider, Messieurs !
Si la semaine de cinq jours passait du domaine de la vie économique à celui de l'école, comme on peut le prévoir, il faudrait repenser tout le programme.
Repensez, Messieurs, repensez !
Il est parfaitement exact que des gens, en grand nombre, sont réfractaires à toute réforme, ainsi que l'a dit, non sans humour, M. Philippe Müller, et qu'ils se cramponnent aux vieilles méthodes : « Puisque ça a si bien réussi dans notre cas, pensent-ils, ça ne peut pas faire de mal aux autres !... »
Il y a donc bien des obstacles et des résistances à briser...
Brisez, Messieurs, brisez !
Et revenez-nous dans dix ans, non pour nous exposer ce qu'il faudrait faire, mais ce qu'on a fait.

Alors, qu'est-ce qu'on brise ?

Rocades au Conseil fédéral

Pendant longtemps, les observateurs des mœurs politiques suisses déclaraient : il y a une chose que le Parlement helvétique accomplit en toute conscience : c'est l'élection du Conseil fédéral.

Aujourd'hui, ils ne tiennent plus ce langage tant les faiblesses de l'équipe gouvernementale sont évidentes, d'autant plus que M. Wahlen, une des têtes solides du Conseil fédéral, est empêché par la maladie de se consacrer pleinement à son travail.

On n'ignore pas que de larges milieux — même radicaux — attendent la démission de M. Chaudet. Ce n'est pas que l'affaire des « Mirage » les empêche de dormir. Ils sont stratèges, certes, mais en politique. Quand ils roquent, ils ne déplacent pas des corps d'armée, mais des magistrats fédéraux. Donc, M. Chaudet parti, on bombardera M. Bonvin au Département militaire. Il y sera (encore ce langage de champ de bataille) in-offensif. Ainsi, le Département des finances pourra être confié à un magistrat qui connaisse de près les questions financières. Quant à M. Schaffner, il n'échappe à personne, et surtout pas aux hauts fonctionnaires du Département politique, qu'il s'intéresse de près à la succession de M. Wahlen.

Ainsi le bige Schaffner-Bonvin, responsable de notre politique économique, au moment de la crise la plus grave que nous connaissions depuis l'après-guerre va dételer, volens nolens.

Alors que de difficiles options nous attendent, cette vacance du pouvoir est assez inquiétante.

Quand auront lieu ces permutations ?

Il semble bien qu'on n'attendra pas la fin de la législature. Certains parlent même du printemps 1965.

Yves Velan «de la fête à la consommation sans joie»

ment à une minorité et puis d'en inventer sans cesse de nouveaux, autrement dit de rendre tous les hommes sans cesse plus maîtres d'eux-mêmes, en leur permettant de se déplacer plus facilement, de conserver mieux leurs denrées, d'accéder aisément à la culture et au monde, etc. Mais le projet a été radicalement dévié : l'acquisition de l'objet prime désormais le parti à en tirer, et l'on a habitué les gens à cette déviation. Car enfin — et encore une fois ce n'est pas moi que le dit, mais les instituts de psychologie commerciale, qui règnent toujours plus sur les grandes firmes industrielles — seule une minorité infime veut vraiment une voiture pour en faire un outil. La plupart du temps, on l'exige simplement parce que les autres en ont une. Plutôt que de motivations, il s'agit de significations, c'est-à-dire de l'ensemble des rapports qu'ont les hommes avec les objets et entre eux. Or cela pose un autre problème, précisément pour un journal comme le vôtre, ou le nôtre, puisqu'il est plus qu'un simple journal. Vous aurez difficilement accès aux « ressorts » du capitalisme...

D. P. — Mais il n'y a pas de secrets du capitalisme. Son pouvoir n'est pas magique. Certes, les conseils d'administration ne délibèrent pas sur la place publique. Mais il faut bien que la production industrielle s'exprime en salaires, en bénéfices, en investissements, en exportations, données qui peuvent être connues (mal, il est vrai, parce que nos comptes nationaux sont imparfaits) et interprétées. Ils sont là, les secrets du capitalisme.

Velan — Est-ce vraiment le plus important ? Est-il vraiment important de savoir quels bénéfices sidérants fait l'industrie chimique sur un cachet contre la migraine ? Oh ! sans doute, c'est un clou sur lequel il est bon de frapper et rien n'est plus nécessaire que montrer, par exemple, la disparité de la prospérité, soit entre les personnes et leur importance productive, soit entre les institutions (grosseur des profits privés, maigreur des sommes consacrées à la recherche, etc.). Mais d'une part les informations, me semble-t-il, ne sont pas aussi faciles à obtenir que vous le dites, d'autre part cela ne préoccupe qu'une minorité consciente ; les autres peuvent éprouver de la jalousie, ils n'en admettent pas moins le système, et souvent la jalousie ne va pas sans admiration. Leur désir profond est d'imiter, de s'égaler, de s'intégrer. Ce qu'il faut leur montrer, c'est que contrairement à ce qu'ils croient, ils vivent mal, que même si leur salaire était doublé, ils ne vivraient pas mieux puisqu'ils retrouveraient l'aliénation et l'insatisfaction à une échelle simplement supérieure. Or c'est là où le capitalisme est le plus « faible », où il ne peut pas ne pas apparaître, puisque c'est celui des rapports humains, de la manière dont les hommes vivent leur société. Et ce terrain est en même temps celui où des méthodes nouvelles se sont aguerries, assez subtiles, peu sérieuses aux yeux des « réalistes », mais effectivement chargées d'un grand pouvoir détersif. Le capitalisme n'est pas seulement un enchaînement de lois économiques. Il est aussi une structure. Il existe tout entier dans ses signes. Pourquoi ne pas faire porter sur eux une partie du poids de notre interrogation ? Il y a une aussi grande fécondité à examiner les raies d'un dentifrice et ce qu'elles visent, pour reprendre notre exemple, que le rapport de gestion d'Hoffmann La Roche. Et cinquante pages des **Mythologies** de Roland Barthes en apprennent autant sur le fonctionnement réel de notre société que cinquante volumes d'économistes bien intentionnés.

D. P. — Incontestablement ces méthodes peuvent être utiles. L'arsenal critique ne sera jamais assez complet. S'il y a une mise en condition par la publicité, on peut imaginer mille formes de contre-publicité ou de démystification, littéraire, cinématographique, etc. Mais pas plus qu'il n'y a un secret magique du capitalisme, il n'y a de contre-poison magique. Les cinquante pages qui en disent plus que les cinquante volumes, c'est l'éternelle illusion littéraire de tenir dans les mots le raccourci, la clé du ciel. D'ailleurs, il y a un critère à considérer. C'est la capacité de la société de « récupérer » ce qui la met en cause. Art et littérature, hélas, sont éminemment récupérables. La provocation et le défi se vendent. Le snobisme s'empare des plus beaux refus.

Velan — Mais en restant sur le terrain économique, on risque d'accepter le jeu de l'adversaire. Croire que l'aliénation est économique, c'est à la limite une idée réactionnaire, celle précisément que le néo-capitalisme veut nous faire accepter : que l'avoir est le but de notre existence alors qu'il devrait en être le moyen. Son but à lui d'autre part est de se donner comme une société **naturelle.** L'y aiderons-nous en refusant de le saisir là où il se montre ?

D. P. — Mais la contestation de l'avoir, de la morale du consommateur, acheter, posséder, gaspiller, exige que l'on joue le jeu économique : il s'agit de connaître quelle part du revenu national on conservera à la culture, à l'éducation, à l'« inutile ». Dans notre numéro 17, nous donnions cet exemple des Finlandais qui, dans les asiles de vieillards, apprennent un métier à ces vieilles gens, sans aucun souci du rendement faut-il le dire, mais pour la dignité humaine défendue jusqu'au bout. La joie créatrice multipliée, cela n'est pas un bien achetable, et pourtant cela coûte, cela implique une dépense sociale ; on ne quitte pas l'économique.

Velan — Bien sûr. Et vive la Finlande quoique, j'en ai peur, ces vieillards soient aussi « récupérables » en fin de compte. Car vous posez implicitement une question désespérée : y a-t-il, en ce moment, des négations véritables, des négations dont le capitalisme ne fasse pas son profit ? Or si ces négations sont économiques, en d'autres termes s'expriment par des réformes, ne se traduiront-elles pas par une aliénation renforcée ?